



---

Proposants et hommes de lettres en formation : la correspondance entre Paul Bauldry et Élie Bouhéreau (1662-1683)

Author(s): Ruth Whelan

Source: *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français (1903-2015)*, Vol. 159, CORRESPONDANCES PASTORALES (XVIe-XXe SIÈCLES) (Janvier-Février-Mars 2013), pp. 93-113

Published by: Librairie Droz

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24310048>

Accessed: 08-06-2020 12:22 UTC

## REFERENCES

Linked references are available on JSTOR for this article:

[https://www.jstor.org/stable/24310048?seq=1&cid=pdf-reference#references\\_tab\\_contents](https://www.jstor.org/stable/24310048?seq=1&cid=pdf-reference#references_tab_contents)

You may need to log in to JSTOR to access the linked references.

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at

<https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

Librairie Droz is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français (1903-2015)*

# Proposants et hommes de lettres en formation : la correspondance entre Paul Bauldry et Élie Bouhéreau (1662-1683)

Ruth WHELAN  
*National University of Ireland Maynooth*

Paul Bauldry (1639-1706) et Élie Bouhéreau (1642-1719), tous deux réfugiés après la Révocation, s'étaient pris pour amis à l'Académie de Saumur, qu'ils ont quittée à l'été 1662, au seuil du ministère pastoral prévu<sup>1</sup>. Une centaine de lettres nous sont parvenues, toutes de la main de Bauldry<sup>2</sup>, rédigées entre le 22 juillet 1662 et le 7 septembre 1683, et conservées dans les archives de la Marsh Library à Dublin, dont Bouhéreau a été le premier bibliothécaire à partir de 1701. Ces lettres y côtoient d'autres (à peu près 1 200) que Bouhéreau a reçues entre 1662 et 1689, provenant de plus de 150 correspondants. Parmi ceux-ci figurent des membres de sa famille, côté père et côté mère, des notables (avocats, médecins) et des hommes d'affaires (banquiers, libraires), des amis, y compris d'autres camarades d'études à Saumur, et enfin des pasteurs notamment des provinces synodales de Poitou et de Saintonge-Aunis-Angoumois; car Bouhéreau a été élu ancien de l'Église réformée à La Rochelle en 1674, et il est devenu par la suite secrétaire du consistoire. Les différentes correspondances pastorales conservées dans le fond Bouhéreau à Dublin sont d'une importance inégale, s'agissant dans la plupart des cas d'échanges ponctuels et de courte durée, allant de une ou deux lettres conservées, jusqu'à une vingtaine, parfois une trentaine, plus rarement une quarantaine, la plus importante (en volume) étant les 75 lettres envoyées par Louis de La Forest, à l'époque pasteur à Mauzé. Dans cette correspondance essentiellement passive, les échanges épistolaires de jeunesse sont les plus importants et, à mon avis, les plus révélateurs, surtout les lettres des anciens camarades d'études de Bouhéreau à Saumur<sup>3</sup>.

1. Pour la biographie de Bouhéreau, voir Muriel McCARTHY, « Elie Bouhéreau, first public librarian in Ireland », *Proceedings of the Huguenot Society* 27/4 (2001), 543-560; N.J.D. WHITE, « Elias Bouhéreau of La Rochelle, first public librarian in Ireland », *Proceedings of the Royal Irish Academy* 27 (1908/1909), 126-158.
2. Sur la correspondance de Bauldry, voir Joy A. KLEINSTUBER, « The letters of Paul Bauldry and Elie Bouhéreau », *Lias* 22/1 (1995) 119-46.
3. Voir à ce sujet, Ruth WHELAN, « La correspondance d'Élie Bouhéreau (1643-1719) : les années folâtres », *Littératures classiques* 71 (2010), 91-112; et « Absent friends: the letters of Jacques

BULL. SOC. HIST. PROT. FR., janvier-février-mars 2013

Le jeune Rochelais – fils d'un pasteur du même nom et de Blandine Richard d'une famille originaire de l'Île de Ré – a fait six années d'études brillantes à l'Académie, y achevant ses humanités classiques (latin, grec) et aussi sans doute sa philosophie (logique, physique et métaphysique). Au moment où il quitta Saumur, le 16 juillet 1662, il était proposant en théologie, ayant décidé d'imiter l'exemple de son père défunt (mort en 1653), et de suivre la vocation pastorale. Les années d'étude ont aussi donné l'occasion à ce fils unique de forger des amitiés avec d'autres jeunes gens venus de différents endroits du royaume, dont trois allaient rester liés à jamais au Rochelais. Il s'agit de Paul Bauldry, d'une famille qu'on disait richissime de Rouen<sup>4</sup> (99 lettres), du marquis Turon de Beyrie, originaire du Béarn (50 lettres), et, enfin, de Jacques Richier, sieur de la Hutière, de Cerisy-La Salle en Normandie (51 lettres). Avec ces trois amis, Bouhéreau allait entretenir une correspondance sur presque vingt ans, qui connaîtrait des hauts et des bas, des périodes de silence ainsi que des moments d'enthousiasme, mais qui lui était si importante qu'il a non seulement gardé avec soin les lettres qui lui sont parvenues, mais il les a aussi emportées dans son exil, sans doute au même moment que sa riche bibliothèque.

Évidemment, étant donné les rapports d'amitié entre ces quatre jeunes gens, il s'agit de lettres dites familières, c'est-à-dire, rédigées par le destinataire à titre particulier (et pas du tout officiel) et adressées à un destinataire qui lui est proche<sup>5</sup>. A titre particulier, mais non pas privé, surtout lorsqu'il s'agit des deux amis normands. Ceux-ci se communiquaient les nouvelles reçues de La Rochelle, et parfois aussi les lettres qui, elles, contenaient parfois d'autres épîtres reçues d'autres correspondants – surtout de Tanneguy Le Fèvre et de Valentin Conrart – que les amis échangeaient, commentaient, et ensuite renvoyaient à Bouhéreau. D'ailleurs, les différents amis servaient parfois d'intermédiaires, transmettant une lettre que l'un d'eux envoyait sans la sceller, justement pour que celui qui assurait cette « commodité » puisse la lire au passage. Si les amis normands avaient l'occasion de se voir, l'un d'eux rapportait les propos échangés au Rochelais; si Bouhéreau faisait un voyage à Saumur, il se hâtait d'en faire le résumé à un des amis absents qui sans doute le retransmettait à l'autre; et tous aimaient régaler leur correspondant des conversations qu'ils avaient eues, suivant l'occurrence, avec des personnes célèbres à leur époque (par exemple, Étienne Le Moyne ou Samuel Bochart,

---

Richier de Cerisy to Élie Bouhéreau », *Essais à l'honneur de Jean-Paul Pittion*, éd. Magda Kosluk, à paraître chez Garnier.

4. Blandine Richard (mère) à Élie Bouhéreau, le 21 mars 1664 de La Rochelle, Archbishop Marsh's Library, Dublin (AML) Ms. Z.2.2.18(2)/14.
5. Voir à ce sujet Gérard FERREYROLLES, « L'épistolaire à la lettre », *Littératures classiques* 71 (2010), p. 10; Luc VAILLANCOURT, *La lettre familière au XVI<sup>e</sup> siècle. Rhétorique humaniste de l'épistolaire* (Paris, 2003).

et évidemment Conrart). Ainsi, ces lettres particulières sont rarement confidentielles, sauf si l'un d'eux demande qu'on garde une chose secrète, et elles ne sont pas privées au sens actuel du mot ; car derrière le destinataire et le destinataire uniques et nominaux se cachent un destinataire et un destinataire collectifs et plus flous. C'est donc l'écho de tout un milieu qui est transmis par cette correspondance familière, celui de l'élite sociale lettrée de la France protestante à l'époque moderne, surtout celle qui émane de l'Académie de Saumur, ou qui lui est associée.

Pourtant, la lettre familière avait aussi pour but de communiquer avec la personne singulière de l'épistolier, l'ami destinataire, et d'aborder tous les sujets évoqués à partir d'un moi écrivant et central<sup>6</sup>. Même si certains thèmes, sujets, livres, et noms de personnes reviennent dans les lettres échangées entre ces quatre jeunes gens, rebondissant d'une lettre à l'autre et d'un correspondant à l'autre, cela n'empêche pas que les lettres des différents correspondants portent l'empreinte de la personnalité de celui qui écrit et, d'ailleurs, de son rapport avec le destinataire. Turon de Beyrie, un peu à l'écart dans son Béarn natal, est néanmoins le seul qui tutoie son destinataire, jouant le rôle du grand frère qui manquait à ce fils unique, et recevant ses confidences. Avec Jacques Richier, le Rochelais aimait échanger des nouvelles, surtout du monde protestant parisien et normand ; ils cultivaient aussi à distance le rire et la raillerie – parfois un peu gaulois ; et ils rivalisaient en amour, se confiant réciproquement les conquêtes sentimentales et éphémères de leurs jeunes années. Mais avec Paul Bauldry, l'échange épistolaire est tout autrement sérieux ; il porte essentiellement sur les études que ces deux proposants poursuivaient chez eux dans leur « cabinet », c'est-à-dire, leurs bureaux respectifs, entourés de leurs livres, dont la lettre devient le prolongement. Ainsi la familiarité tissée dans et par ces lettres ne nous introduit que rarement dans l'intimité de ces jeunes gens – sur laquelle on reviendra quand même. La familiarité désigne ici plutôt « un registre rhétorique », dont le but est la construction d'« un *ethos* informel »<sup>7</sup>. C'est là l'intérêt essentiel des lettres de Paul Bauldry à Élie Bouhéreau : elles nous permettent de pénétrer dans le bureau de deux jeunes lettrés protestants à l'âge moderne, proposants par surcroît, et de les voir à l'œuvre, ou du moins tels qu'ils se représentent à l'œuvre dans leurs lettres. Par ce biais, nous aurons l'occasion de reconstruire l'*ethos* transmis par l'Académie de Saumur – ou plutôt par certains de leurs maîtres – qu'ils avaient fraîchement quittée quand ils commençaient à s'écrire.

La centaine de lettres conservées se répartit de façon inégale sur les vingt années de cet échange épistolaire, et le rythme des lettres est révélateur. En

6. Voir Marc FUMAROLI, « À l'origine d'un art français : la correspondance familière », *La diplomatie de l'esprit de Montaigne à La Fontaine*, Paris, 1998, p. 166.

7. Notions empruntées à FERREYROLLES, p. 10, et à VAILLANCOURT, p. 185-186.

réalité, il convient de distinguer deux périodes distinctes de rédaction, en se souvenant que toutes les lettres envoyées ne sont pas arrivées à destination, la poste entre Rouen et La Rochelle n'étant pas toujours très fiable, et les intermédiaires non plus. Dans la première période, on remarque une activité épistolaire intense : 87 lettres s'échelonnent sur quatre années, de 1662 à 1665, certaines fort longues, parfois de dix à vingt pages d'une écriture serrée ; quant à la deuxième période, qui va de 1668 à 1683, treize lettres au total, cinq en 1672, quatre en 1680, et une lettre par an pour les autres années ; entre ces deux périodes, un silence absolu qui s'étend du mois d'octobre 1665 jusqu'au mois de novembre 1668. Il faut encore préciser qu'en ce qui concerne les années de la plus intense activité épistolaire, une seule lettre envoyée a pu être rédigée sur deux, trois, voire parfois quatre jours consécutifs, ce qui veut dire qu'à certains moments Bauldry écrivait journalièrement à son ami. Comment expliquer tant cette intensité que la façon dont elle s'est effritée ?

Il semblerait que les deux jeunes proposants aient conclu un pacte avant de se quitter, selon lequel ils s'engageaient à s'écrire toutes les semaines. Ce rythme exigeant a eu du mal à s'installer pourtant, à en croire le reproche que Bauldry faisait au Rochelais à la fin du mois de septembre 1662, n'ayant reçu de sa part que cinq lettres en dix semaines, et la dernière n'étant qu'un billet arrivé après quatre semaines d'attente :

O que ce n'est pas là ce que je m'estois promis, quand en m'esloignant de vous je pensois aux choses qui pourroyent me faire supporter vostre absence, et que je me figurois bien un autre commerce ; j'auray de ses lettres du moins une fois chaque semaine, disois-je en moy-mesme, et lors qu'il m'aura parlé du progrès de ses estudes et de sa santé, il m'assurera que je seray toujours de ses amis, et qu'il ne changera jamais pour moy<sup>8</sup>.

On notera au passage les trois grands « articles » (c'est-à-dire thèmes) de la lettre bauldryenne : les études, la santé, et l'amitié ; les études venant au premier rang. En fait, c'est l'importance accordée aux études qui troublait le rythme idéal de cet échange épistolaire. Car les deux jeunes gens s'attelaient à un travail minutieux de critique philologique, se penchant sur des textes de l'Antiquité grecque, latine et biblique. Ils aimaient aussi s'adresser des « dissertations de critique » ou développer d'une lettre à l'autre de longues remarques critiques<sup>9</sup>. Bouhéreau a l'air d'avoir mieux tenu le coup que le Rouennais, qui lui faisait des compliments sur son « exactitude »<sup>10</sup> (c'est-à-dire, sa fidélité à la tâche convenue), et qui parfois veillait jusqu'au petit matin pour répondre par le menu à l'ami rochelais. Les premières années, leur échange épistolaire était

8. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 30 septembre 1662 à Rouen, AML Z2.2.13/18.

9. Voir, par exemple, Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 8 novembre 1664 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/58, et le 30 mars 1672 à Rouen, AML Z2.2.13/93.

10. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 29, 30, 31 octobre 1662 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/11.

soutenu par cet engouement pour l'étude qui incitait ces deux jeunes gens fraîchement sortis de l'Académie à se communiquer régulièrement des lettres très érudites; mais avec le temps, le rythme de cet échange intellectuel, ainsi que son intensité, se sont avérés impossibles à soutenir.

En réalité, Bauldry était d'une santé fragile tant sur le plan physique que sur le plan psychique. A l'été 1665 il est allé prendre les eaux à Forges et, au mois de septembre, en un lieu près de Rouen, mais ces remèdes, et d'autres auxquels il fait allusion, sont restés sans effet. Ainsi, tout «étourdi de [s]es eaux», comme il remarquait, et ayant toujours mal, il a dû suspendre ses études, non sans beaucoup de peine, à en croire ces questions rhétoriques formulées dans une lettre à son ami :

Seray-je toujours infirme, et jamais passablement sain? Ne pourray-je jamais disposer de moy une année selon mes desirs? Car qu'est-ce que d'avoir une semaine ou deux par quartier où l'on ne soit pas si mal que de coutume<sup>11</sup>?

La correspondance avec Bouhéreau s'interrompt à cette époque, peut-être à cause de cette maladie, ou bien d'une autre. Car Bauldry souffrait aussi de terribles crises de «mélancolie», qu'il évoquait de temps en temps sans trop entrer dans le détail, surtout au mois de mars 1672, quand il attribuait son long silence au «noir chagrin» qui s'était emparé de son esprit, ajoutant tout simplement :

J'espere, au moins, que Dieu m'aidera à le combattre, si les affaires du monde s'efforcent de m'en accabler. Cela veut dire, mon très cher ami, que j'en ay eu terriblement. Et je vous prie de m'en plaindre; et puis n'en parlons plus jamais, s'il y a moyen; et défendons-nous-en pour jamais, aussi, s'il est possible; ce qui sera beaucoup mieux<sup>12</sup>.

Évidemment avec le temps, «les affaires du monde», pour reprendre l'expression de Bauldry, et les responsabilités de la maturité empêchaient aussi ces hommes de vaquer à leurs études autant qu'ils l'auraient voulu. A de nombreuses reprises (au moins quatorze), Bauldry prit et reprit de bonnes résolutions, promettant d'écrire tous les soirs après souper à son ami; de reprendre l'habitude qu'il avait eue pendant un certain temps d'envoyer une lettre toutes les semaines au Rochelais; de raviver leur échange interrompu; ou enfin (je cite) de tâcher de «renouer pour jamais» leur commerce épistolaire<sup>13</sup>. Mais ces belles résolutions sont restées le plus souvent sans effet.

Le métadiscours des lettres de Bauldry – ces moments où l'épistolier se regarde écrire pour commenter l'acte d'écriture ainsi que la lettre qui en

11. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 26 septembre 1665 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/86.

12. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 30 mars 1672 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/84.

13. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 3 septembre 1665 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/85.

résulte<sup>14</sup> – nous permet d’apprécier pourquoi il s’astreignait à ne pas manquer à sa parole. En fait, la métaphore principale de la lettre, qui revient sans arrêt sous la plume de Bauldry, est celle du *sermo absentium*, cette formule canonique qui conçoit la lettre comme une conversation avec un absent que la lettre rend présent à l’épistolier. Conversation, donc, mais pas n’importe laquelle. Interrompant sa lettre du 23 septembre 1662, Bauldry remarque :

Adieu, jusqu’à ce soir ; car je veux aujourd’huy commencer à m’entretenir tous les jours avec vous après souper et ce sera de ceste façon, c’est que je vous écriray chaque soir tout ce qui me sera arrivé de plus considerable la journée. Ainsi à la fin de la semaine je ne seray point empeché à rechercher dans ma mémoire toutes les aventures qui me seront arrivées, et je me consolera un peu de ce que je ne vous sçauois plus parler à toute heure comme je faisois à Saumur avec tant de plaisir, avec tant de joye, avec tant de ravissement<sup>15</sup>.

Ainsi, le mode de communication que l’épistolier préfère est surtout l’entretien qui, selon Bernard Beugnot, « confie à l’échange le soin d’exposer et de découvrir l’idée »<sup>16</sup>. Il s’agissait aussi à l’époque d’un genre littéraire qui, pour simuler cette conversation savante, privilégiait surtout un style « libre, familier et naturel, semé partout des jeux, de la civilité et de la gaieté des honnestes gens », pour reprendre une observation de Paul Pellisson<sup>17</sup>. En un mot, il fallait surtout éviter la pédanterie, et communiquer le savoir avec la spontanéité d’une conversation décousue et enjouée ; évidemment, l’effet naturel visé était le résultat de l’art et pas, ou pas nécessairement, de la nature. Or Bauldry envoyait des lettres très spontanées à son ami de La Rochelle, d’une spontanéité qui n’était pas du tout concertée mais plutôt authentique, ce qui ne veut pas dire que ses lettres étaient dépourvues de rhétorique.

Le Rouennais commence le plus souvent ses lettres sans exorde, sans préambules, *ex abrupto*, comme il le signale à son ami. Il les interromp sans cérémonie, quittant la plume parce que l’on venait le « querir pour souper », ou parce que la main avec laquelle il écrivait était « toute gelée, et il est tard » ; ou encore parce que « ma chandelle s’éteignit si malheureusement, que je ne pus vous dire sur le champ ce qu’il m’en sembloit » (d’un vers de Lucrèce)<sup>18</sup>. Pourtant dans sa correspondance avec Bouhéreau, et surtout au début, il

14. J’emprunte cette idée de Benoît MELANÇON, *Diderot épistolier*, Montréal, 1996, p. 127, cité par Ferreyrolles, p. 16.

15. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 23 septembre 1662 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/7 ; « empêché » : ici, « embarrassé ».

16. Bernard BEUGNOT, « L’entretien », *La mémoire du texte. Essais de poétique classique*, Paris, 1994, p. 154.

17. Cité par BEUGNOT, p. 155.

18. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 3 et le 10 décembre 1662 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/19, et le 29, 30, 31 octobre 1662 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/11 ; le 10, 11 14 mai à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/33, et le 19, 21, 22, 24 novembre 1662 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/16.

adoptait un ton enjoué; il savait aussi manier la raillerie (douce) et l'ironie; et il envoyait de temps en temps énigmes et poèmes pour amuser son ami. Autant de signes de la parfaite maîtrise du jeune Bauldry tant des codes de l'urbanité que des jeux de la sociabilité des honnêtes gens. Il savait aussi bien tourner ses phrases, comme en témoigne la lettre de compliment qu'il a adressée à Bouhéreau le 5 novembre 1668, pour le féliciter de son mariage avec Marguerite Massiot, sa cousine, qui avait eu lieu la veille<sup>19</sup>. Mais très vite l'érudition gagne du terrain sur l'enjouement, et ses lettres deviennent non seulement pédantes, mais aussi pesantes. On devine l'effet provoqué sur le Rochelais qui, aux yeux de ses amis, était un homme accompli, l'incarnation parfaite de l'idéal de l'honnêteté, sachant quant à lui (nous dit Bauldry) «estre orateur sans estre pedant»<sup>20</sup>. Car, au début, le Rouennais s'excusait, dénigrant ses lettres «si bourruées, si barbouillées», et promettait de s'améliorer<sup>21</sup>; pourtant, il a mis longtemps à se ranger aux exigences stylistiques du jour. Ce ne fut que sept années plus tard, en 1672, qu'il accepta de revoir son style sous la conduite de Bouhéreau et, d'ailleurs, de Valentin Conrart, tous deux honnêtes hommes protestants, et «professionnels des lettres», pour emprunter l'expression de Nicolas Schapira<sup>22</sup>. Mais dans les années soixante, le Rouennais voulait encore prolonger par l'écrit sa vie d'étudiant à Saumur en créant dans et par ses lettres à Bouhéreau, un lieu privilégié de la parole et de l'échange érudits qui lui permettrait de retrouver virtuellement, pour ainsi dire, le partage intellectuel avec toute l'épaisseur émotionnelle qui lui faisait défaut à Rouen.

Depuis le début de leur correspondance, les deux proposants se faisaient une joie de s'adresser réciproquement des lettres savantes et de partager des nouvelles de publications récentes. Ils s'envoyaient aussi des livres qu'ils achetaient l'un pour l'autre, qu'ils se prêtaient l'un à l'autre, ou bien qu'ils expédiaient de la part d'un tiers. Il s'agissait tantôt d'auteurs profanes tantôt d'auteurs protestants – par exemple, l'édition de Longin publiée à Saumur par Tanneguy Le Fèvre en 1663, ou les paraphrases des psaumes de Moïse Amyrault qui avaient paru également à Saumur l'année précédente – pour n'en citer que deux<sup>23</sup>. Ils faisaient aussi le bilan de leurs études. En septembre 1662, Bauldry

19. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 5 novembre à La Briere, AML Ms. Z2.2.13/90.

20. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 19, 21, 22, 24 novembre à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/16.

21. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 9 septembre 1662 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/5.

22. Bauldry envisageait de publier des dissertations critiques sur Michée 5.2, qu'il rédigeait sous forme de lettres adressées à Bouhéreau; ce livre n'a jamais vu le jour; Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 30 mars; le 10 juin; le 19 juin, et le 10 décembre 1672 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/93, 94, 95, 96, 97; voir Nicolas SCHAPIRA, *Un professionnel des lettres au XVII<sup>e</sup> siècle. Valentin Conrart: une histoire sociale*, Paris, Seyssel, Champ Vallon, 2003.

23. Voir Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, lettre reçue le 2 octobre 1663, AML Z2.2.13/43: Dionysii Longini, *De sublimi libellus cum notis, emendationibus et praefatione Tanquilli Fabri* (Salmurii, apud Joannem Lenerium, 1663), offert à Bouhéreau par Tanneguy Le Fèvre; Paul Bauldry à



se réjouissait de découvrir qu'il lisait « presque les mesmes choses » que son ami, ajoutant que pour sa part il passait une heure tous les matins à étudier la géographie ancienne, en se penchant sur les cartes d'Abraham Ortelius qu'il recommandait à son ami, et qu'il venait de terminer la grammaire hébraïque de Josué Le Vasseur, professeur à l'Académie de Sedan, pour ensuite se mettre à lire quelques psaumes en hébreu<sup>24</sup>. Il faut croire que Bouhéreau était moins assidu, car l'exemplaire de la *Grammatica ebraea* qui est conservé dans sa bibliothèque à Dublin ne porte d'annotations marginales que pour les deux premiers chapitres<sup>25</sup>.

Très vite, ils ont commencé à s'envoyer de petits commentaires sur les textes, tant profanes que sacrés, qu'ils étudiaient. Ainsi, au fil des mois et des années se profilaient dans leurs lettres des auteurs latins : Aulu-Gelle, Catulle, Horace, Justin, Lucrèce, Martial, Pétrone, Térence, Solin, Tite-Live, Suétone, Ovide, Virgile ; et les grecs un peu moins : Aristophane, Callimaque, Épictète, Euripide, Longin, Strabon parmi d'autres. Les auteurs de l'antiquité chrétienne retenaient aussi leur attention, tels Josèphe et Lactance ; parmi les modernes, ils préféraient Calvin et Bèze, Vossius et Buxtorf, Alexandre Morus et Jean Daillé, auxquels il faut ajouter, bien sûr, leurs anciens maîtres à Saumur, Amyraut, évidemment, mais aussi Cappel, et, par ailleurs, Gaussen, qui était de leurs amis. Ils passaient du temps à étudier de près leur Bible, piochant dans les évangiles, les actes des apôtres, et surtout les épîtres pauliniennes, pour s'expédier des commentaires tant philologiques qu'exégétiques sur des versets choisis. Au mois de mai 1663, c'est un véritable programme d'études que Bauldry proposait au Rochelais, avec l'idée de s'inciter mutuellement à travailler « les passages difficiles des auteurs », pour en tirer un profit qui leur serait utile à tous les deux<sup>26</sup>. Il faut ajouter que, lorsque ces deux proposants studieux commentaient Lucrèce, c'était l'édition de Tannegy Le Fèvre qu'ils

---

Élie Bouhéreau, le 29 juillet 1662 à Saumur, AML Ms. Z2.2.13/2 : Moïse AMYRAUT, *Paraphrasis in Psalmos Davidis* (Salmurii : apud Isaacum Desbordes, 1662). Avant la publication de l'édition de Longin par Le Fèvre, Bouhéreau lisait une édition plus ancienne, que lui avait offerte son ancien maître de Saumur, qui l'avait fait relier à Saumur par Daniel de Lerpinière ; il s'agit peut-être de Dionysii Longini, *De sublimi genere dicendi libellus*, cura ac diligentia Caroli Manolesii (Dominico Pizimentionio) (Boloniam sumptibus HH. Evangelistae Ducciae, 1644), car cette édition se trouve aussi dans la bibliothèque de Bouhéreau à Dublin.

24. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, [le 16<sup>e</sup> septembre 1662] à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/6 : Josué LE VASSEUR, *Grammatica ebraea, breviter methodice proposita* (Sedani 1646) ; impossible à savoir l'édition d'Ortelius que possède Bauldry ; il précise seulement que la géographie ancienne se trouve dans le *Parergon*, et que son édition lui a coûté 18 L ; il s'agit peut-être de Abraham ORTELIUS, *Theatri orbis terrarum parergon*, cura et studio Balthasaris Moreti (Antverpiae : ex officina plantiniana, 1624).
25. Voir la lettre de Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 28 mai 1663 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/34 : « Je pensois que vous fussiés un rabin rabinant mais à ce que je vois, vous n'en sçavés gueres plus que moy en hebreu. »
26. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 28 mai 1663 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/34.

pratiquaient; et, puisque ils étaient en contact avec leur ancien maître, soit par lettres soit de vive voix (Bouhéreau a fait deux séjours à Saumur en 1664 et en 1665), ils lui posaient des questions, offraient des commentaires sur son édition, ou critiquaient gentiment une de ses lectures philologiques de textes anciens. En somme, Bauldry et Bouhéreau se livraient dans leurs lettres à des exercices d'érudition collective, et par ce biais ils inscrivait explicitement leurs lectures et leurs échanges dans le cadre de l'exercice scolaire qu'ils avaient connu à l'Académie de Saumur.

Qu'en est-il maintenant de l'*ethos* qui se dégage petit-à-petit de ces lettres? On est frappé tout d'abord par la très grande liberté, voire l'audace intellectuelle que les maîtres de Saumur ont su inculquer à ces deux proposant qui étaient sans doute à leur tour exceptionnels. Que ce soit à l'égard des textes sacrés ou des textes profanes, de leurs maîtres ou d'eux-mêmes, Bauldry et Bouhéreau n'hésitaient pas à mettre en question les lectures, les interprétations, et les opinions reçues. Au mois d'avril 1663, Bauldry voulait savoir si Bouhéreau ne trouvait pas comme lui « que n[otre] bible françoise est tres defectueuse, tres obscure, surtout dans les prophetes, et que l'hebraique est corrompüe en quelques endroits »<sup>27</sup>. Au mois de novembre de la même année, il signalait à son ami que dans un endroit de son édition récente de Longin, « M. Lefevre n'a pas pris la chose comme il falloit »<sup>28</sup>. Et entre les deux une nouvelle résolution, cette fois-ci, de lire et relire son Nouveau Testament grec « verset à verset sans note, pour en voir mieux la suite, et n'estre point preoccupé d'aucune explication particuliere soit de Beze, soit d'un autre; et jusqu'icy je m'en suis trouvé fort bien »<sup>29</sup>. D'ailleurs, que ce soit pour les textes bibliques ou les textes profanes, la méthodologie est la même: exercer ses talents de philologue pour établir la bonne lecture du texte, consulter, peut-être, des commentateurs mais pas toujours et, ensuite, procéder à sa propre interprétation critique du sens le plus naturel et le plus raisonnable de l'auteur, même si cette explication n'est pas partagée par tout le monde<sup>30</sup>.

Il semble donc qu'avec l'érudition impressionnante qu'ils s'étaient amassée à Saumur, les deux proposant se sont aussi, et surtout, imprégnés d'un esprit critique. C'est du moins sous cet angle que le jeune loup rouennais jauge ses aînés, Étienne Le Moyne et Samuel Bochart, deux savants de grande envergure qu'il avait l'occasion de fréquenter dans sa ville natale. Tout en respectant leurs très vastes connaissances et leur grande autorité, Bauldry posait les questions

27. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 24 avril 1663 à Rouen, AML Ms. Z.2.2.13/30.

28. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 4 novembre 1663 à Rouen, AML Ms. Z.2.2.13/46.

29. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 18 septembre 1663, AML Ms. Z.2.2.13/42.

30. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, [le 26 septembre 1663?], et le 4 novembre 1663, AML Ms. Z.2.2.13/43 et 46.

suivantes à son ancien maître de Saumur, Tanneguy Le Fèvre, et lui fournissait la réponse :

sans vous que ferois-je en ceste ville, où les sçavants ne sont proprement que *verba et voces*? *At vir doctus ... ubi, ubi est? Salmurii tantum*. C'est donc là que je le veux chercher toute ma vie, et que j'iray consulter desormais tous les oracles du monde<sup>31</sup>.

Et Bauldry de se plaindre dans d'autres lettres à son camarade rochellais du faible sens critique du grand homme, ajoutant que : « je trouve avec le mesme Mr Bochart que sa critique est malheureuse, et qu'il rencontre rarement »<sup>32</sup>. Évidemment, étant donné l'importance attribuée à la critique, même le cher Rochelais n'y échappe pas, car Bauldry le met en garde au mois de juin 1663 : « Pour moy je ne me vante que de vous aimer terriblement, et avec connoissance de cause, comme on parle, et avec une amitié qui me permet au reste de vous examiner sans preoccupation »<sup>33</sup>. Pourtant, il exige aussi que Bouhéreau lui rende la pareille, attendant toujours de son ami « un jugement fort libre » de ce qu'il lui envoyait par la poste, et incitant son ami de reprendre dans ses lettres le débat contradictoire qui faisait leurs délices à l'Académie<sup>34</sup>. Dans la pratique épistolaire de ces jeunes proposants, la lettre véhiculait cet exercice scolaire, bien qu'à distance, et leur offrait ainsi une sphère de liberté où ils pouvaient vaquer à la découverte partagée, mais néanmoins critique et désintéressée, de la vérité.

Néanmoins, même si la réputation de leur cher maître Tanneguy Le Fèvre était un peu sulfureuse (et les jeunes amis en étaient parfaitement conscients<sup>35</sup>), la liberté d'esprit qu'ils avaient absorbée à ses pieds, et à ceux des autres professeurs de Saumur, ne les amenait pas à adopter une attitude d'esprits forts – bien au contraire. Évidemment, avec les talents de philologue qui étaient les leurs, les deux proposants remarquaient certaines divergences entre les récits des différents évangélistes qu'ils essayaient de résoudre, en y appliquant les mêmes méthodes dont ils se servaient pour les textes profanes. Mais lorsqu'il s'agissait de l'Écriture sainte, ils se montraient soucieux de ne pas mettre en cause son autorité de texte qu'ils croyaient divinement inspiré. Commentant un verset de l'évangile de Jean, Bauldry répond ainsi à une remarque du Rochelais dans une lettre qui ne nous est pas parvenue :

31. Paul Bauldry à Tanneguy Le Fèvre, fin 1663, AML Ms. Z2.2.13/49, l'expression proverbiale (*verba et voces*: « des mots et des paroles ») est soulignée par l'épistolier.

32. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 30 mai 1665 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/77.

33. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, [le 18 juin 1663?], AML Ms. Z2.2.13/36.

34. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 19, 21, 22, 24 novembre, à Rouen, et [le 27 octobre? 1663], AML Ms. Z2.2.13/16 et 45 : « S'il se trouve donc que je vous en [c'est-à-dire des opinions] propose qui ne vous puissent agréer, choqués les, renversés les s'il vous est possible. »

35. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 11 avril 1665 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/72.

Quant à vos nouvelles object[ion]s, je dis à la première qu'un historien ne me semble pas obligé d'expliquer des malentendus, et que pourvu qu'il soit fidèle et qu'il rapporte les choses comme elles se sont dites et faites, on doit être content de lui. Et à la seconde que le St Esprit n'a pas cherché un petit jeu de mots comme vous prétendez, mais qu'il a ramenté à St Jean en vérité la conversation de N[otre] S[eigneur] avec ses disciples, lors qu'il se disposoit à aller à Bethanie. Il vous remettra en mémoire. Il vous conduira en toute vérité<sup>36</sup>.

Les phrases soulignées par l'épistolier sont évidemment des citations bibliques (Jn 14, 26 et 16,13), et elles indiquent que la critique biblique à laquelle les deux étudiants se livraient était en réalité téléguidée par une théologie qui encadrait leurs commentaires, et les orientait vers l'orthodoxie du jour. Orthodoxie infléchie pourtant par leurs études à Saumur, puisque Bauldry faisait sienne la notion des trois alliances – de la nature, de la loi et de la grâce – développée par Moïse Amyraut, et se montrait soucieux dans les petits commentaires sur le salut par la grâce, qu'il envoyait au Rochelais, de réconcilier les positions calvinienne et amyraliste<sup>37</sup>. D'ailleurs, lorsqu'éclatera la controverse autour d'Isaac d'Huisseau, dans laquelle Tanneguy Le Fèvre était impliqué, l'épistolier en voulait au cher maître de s'être mêlé de cette affaire, s'inquiétant pour sa part du socinianisme que l'on attribuait à d'Huisseau<sup>38</sup>. En somme, la raison critique, dont les deux étudiants s'étaient imprégnés pendant leurs études à Saumur, n'aboutissait pas au rationalisme. Tout au long de leurs entretiens épistolaires, ils s'efforçaient de maintenir cette synthèse souple entre les « deux Antiquités » qu'ils avaient évidemment vue à l'œuvre dans l'enseignement auquel se consacraient les maîtres de Saumur. Tel maître, tel proposant; à cette époque encore, « la bonne santé de l'esprit réclame un syncrétisme qui emprunte ses modèles à tous les Anciens, chrétiens ou païens », comme l'a fort bien dit Roger Zuber<sup>39</sup>.

Il est un thème récurrent dans cet échange épistolaire, celui de la « proposition » (sermon du proposant) que ces deux jeunes devaient préparer et qui suscitait parfois chez Bauldry, ce mélancolique, des crises d'anxiété. Le Rouennais travaillait selon ses habitudes, revoyant en philologue le texte grec, pour ensuite développer le sens du passage ou du verset dans ses longues lettres à Bouhéreau. Au début de sa préparation, il manquait d'assurance

36. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 4 octobre 1664 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/54; « ramentu » : rappelé.

37. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, [automne 1663?], AML Ms. Z2.2.13/50.

38. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 7 juin 1670 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/98; un bel exemple de cette synthèse se trouve dans la lettre du 5, 6, 7, 8 mai 1663, AML Ms. Z2.2.13/32 où Bauldry se donne Épictète comme modèle de la maîtrise de soi, tout en citant une phrase tirée de l'épître de Jacques (3,8).

39. Roger ZUBER, « Guez de Balzac et les deux Antiquités », *XVII<sup>e</sup> siècle* 131 (1981), p. 135.

avouant, dans une de ses premières lettres au Rochelais, que la proposition qu'il préparait en août 1662 lui avait causé « beaucoup de chagrin » :

car outre que mon texte ne me plaisoit point, je n'ay pas travaillé selon ma phantasie de peur de paroistre trop hardi. [...] car parce que je n'ay point vû de commentaire qui prenne mon texte du biais qu'il me semble qu'il le faudroit prendre, je n'ay osé le découvrir, et me suis amusé à niaiser<sup>40</sup>.

La même réserve réapparaît deux mois plus tard, lorsqu'il travaillait sur un verset de la première épître aux Corinthiens et que sa lecture du grec mettait en cause « la leçon ordinaire », et rendait difficile, comme il le signale au Rochelais, « une interprétation raisonnable ». Et Bauldry d'ajouter « *inter nos*, car je n'ay garde d'aller proposer à d'autres qu'à vous ces sortes de choses »<sup>41</sup>. Mais petit à petit, il prend de l'assurance, et deux semaines avant de monter en chaire à Quévilly, le 27 mai 1663, il annonçait à Bouhéreau :

je vous jure en bonne conscience que quoy que je deusse prendre un peu garde à moy de prés, à cause qu'il y a longtemps que l'on m'attend au passage, je n'ay pas voulu me gesner trop pour avoir quelque bonne mine, et que je ne me soucie nullement de ce qu'on dira de mon action. Si elle vous pouvoit seulement un peu plaire quand vous la verrés, je serois le plus satisfait du monde : car je me propose presque de faire tout pour vous<sup>42</sup>.

Néanmoins, la lettre écrite le lendemain de cette épreuve confiait à l'ami la peur bleue qui s'était emparée du proposant juste avant de monter en chaire, la tête soudainement vide, se sondant sur sa prière, son exorde, et sa conclusion, se trouvant faible partout, et craignant surtout d'hésiter « ce qui, dit-il, n'est pas une petite affaire dans nostre Église, où les gens passent pour des je ne sçay qui quand ils hésitent, ou qu'ils demeurent »<sup>43</sup>. Son allégresse est palpable, quand il raconte à Bouhéreau qu'en fin de compte tout s'était passé à merveille, qu'il s'en était bien tiré, ce dont il remerciait Dieu de tout son cœur. Le jeune proposant avait sans doute été encouragé pendant sa préparation par les pasteurs de Quévilly, et aussi par son entourage familial, mais il ne faut pas sous-estimer non plus combien l'échange épistolaire – avec celui pour qui Bauldry faisait tout – l'avait aidé à mettre en valeur ses qualités d'exégète et d'y faire confiance. Autrement dit, la lettre familière, telle que la pratiquent les deux épistoliers, est le lieu d'une autoconstruction en tant que futurs pasteurs et hommes de lettres ; elle est aussi un des moyens de construire cette identité sociale, dans un premier temps, aux yeux de l'ami épistolier, dont

40. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 5 août 1662 à Saumur, AML Ms. Z2.2.13/3 : « niaiser » : « passer son temps à des choses inutiles » (Furetière).

41. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 29, 30, 31 octobre à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/11

42. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 5, 6, 7, 8 mai 1663, AML Ms. Z2.2.13/32.

43. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 28 mai 1663 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/34.

le regard vient conforter le correspondant dans ses prises de positions et ses engagements<sup>44</sup>.

La joie que Bauldry ressentait après sa réussite à Quévilly était d'autant plus marquée que sa trajectoire avait été semée d'embûches. Peu de mois avant, il avait traversé une crise spirituelle aigue, qu'il a d'abord cachée à son ami, laissant passer un mois sans lui écrire, mais enfin s'ouvrant à lui dans une lettre écrite le 2 janvier 1663 pour lui raconter « les allarmes où je me suis vu depuis plusieurs semaines ». Au cours de l'année précédente, le jeune proposant s'était donné comme exercice spirituel l'examen de lui-même, « selon l'exhortation de l'apostre », dit-il, pour voir si « j'étois véritablement en la foy ». Voici comment il résume son expérience des mois de tourment qui se sont ensuivis :

cela produisit alors mille effets differents; tantost je me trouvois en assés bon estat, tantost aussi il me sembloit que la connoissance de la Divinité et celle de Nostre Seigneur J.C. n'estoit pas dans mon ame aussi avant qu'il falloit pour pouvoir me dire fidelle. Et là-dessus il faut que vous vous imaginiez des prieres ardantes redoublées à tous moments, interrompûes par des soupirs, abandonnées quelquefois par je ne sçay quelle humeur diabolique, qui approchoit fort de cet *autos adokimos* de Saint Paul; il faut encore que vous vous figuriez que je courais d'un endroit de la Bible à l'autre fort viste pour trouver dequoy soustenir mes raisonnemens, et que tantost je la lisois avec un transport merueilleux, tantost aussi avec une indifference qui ne scauroit trop m'estonner<sup>45</sup>.

Les mots grecs cités par l'épistolier, que l'on traduit par « moi-même disqualifié » (ou bien « non recevable » dans la Bible dite de Genève) en dit long sur l'inquiétude, voire la crainte, qui s'étaient emparées de l'esprit de Bauldry et qui le jetaient tantôt dans le désespoir, tantôt dans la certitude, dit-il dans la même lettre, que « si Satan a demandé à me cribler, je ne seray pas pour cela livré à Satan » – il s'agit d'une allusion aux mots du Christ adressés à Pierre (Luc 22,31). Deux semaines plus tard, il évoque de nouveau « le trouble de son esprit », s'emparant cette fois-ci simultanément de l'expérience de Jacob avec l'ange, et encore une fois celle de l'apôtre Paul, pour se raconter :

après avoir lutté avec Dieu durant tout cet espace de temps que vous n'avez point eu de mes nouvelles, enfin par sa grace je l'ay vaincu, et me vois en estat de finir ma vie avec joye<sup>46</sup>.

Mais cette joie spirituelle était de courte durée. Au début du mois de mars, il s'excusait de nouveau de son silence en l'attribuant à cette « peine » spirituelle

44. Je m'appuie ici sur les travaux de Christian JOUHAUD, *Les pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard, 2000, p. 111-112; et SCHAPIRA, p. 24.

45. Paul Bauldry à Élie Bouhèreau, le 2 janvier 1663 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/21, citant successivement 2 Corinthiens 13,5 (examen de soi), et 1 Corinthiens 9,27 (disqualifié).

46. Paul Bauldry à Élie Bouhèreau, le 16 janvier 1663 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/22, voir Genèse 32,24-30; Actes 20,24.

qui ne le lâchait pas. Et Bauldry d'enchaîner en avouant à son ami de La Rochelle qu'il n'était pas aussi persuadé qu'il voudrait l'être de la vérité, et qu'il ne ressentait pas le Saint Esprit dans la mesure qu'il l'avait senti autrefois. De plus, il invitait l'ami de prier pour que Dieu le fortifie, lui donne son Saint Esprit de façon à ce qu'il apprenne de nouveau à invoquer Dieu et à lui crier *Abba Père*, l'épistolier s'emparant cette fois-ci, et de nouveau simultanément, d'une parole de Jésus et de l'apôtre Paul<sup>47</sup>. Puis quatre semaines plus tard, tout fraîchement revenu d'un voyage qu'on lui avait peut-être conseillé, il affirmait que c'était fini : « le danger est passé, dit-il, et [...] je suis instruit des ruses de Satan », encore une allusion aux dires de son homonyme, l'apôtre Paul<sup>48</sup>. Le jeune proposant avait-il eu recours aux consolations spirituelles des pasteurs de Rouen ? Peut-être, mais il ne le dit pas<sup>49</sup>. Mais puisqu'il n'arrivait pas à le dire, même au regard de son ami, on pourrait en douter. Toutefois, le texte de la proposition qu'il allait prononcer à Quévilly deux mois plus tard, et qu'on lui avait peut-être suggéré, était tiré de l'épître aux Romains : « estans justifiés par foi, nous avons paix envers Dieu par nostre Seigneur Jésus-Christ » (Rm 5,1, Bible de Genève)<sup>50</sup>, affirmation que le proposant a sans doute prise à cœur et développée avec conviction, grâce non seulement à ses lectures assidues, mais aussi à l'épreuve qu'il venait tout juste de traverser.

Pour conclure : les études que ces deux jeunes gens ont faites à l'Académie de Saumur les ont introduits dans le monde de l'humanisme protestant, en leur donnant l'occasion de fréquenter quelques-unes de ses grandes figures, et de suivre leur enseignement. Cette formation leur a communiqué tout d'abord des connaissances larges et impressionnantes, des méthodes de travail, et enfin la souplesse intellectuelle qui caractérisait leurs professeurs. Mais à ceci il faut ajouter l'esprit critique que leurs maîtres ont su leur inculquer, formant ainsi chez eux une indépendance intellectuelle qui devait faire d'eux de redoutables humanistes protestants à leur tour, et sans doute aussi des polémistes aguerris, s'ils avaient poursuivi la vocation pastorale. Pourtant, et contrairement à tout ce que l'on a pu écrire tant sur l'intellectualisme de Saumur que sur le protestantisme français à cette époque, on constate qu'en

47. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 3 mars 1663 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/26, voir Marc 14,36, Romains 8,15, Galates 4,6.

48. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 31 mars 1663 à Rouen, AML Ms. Z2.2.13/37, voir Éphésiens 6,11.

49. Comme le suggère la littérature pastorale de l'époque, les pasteurs réformés devaient sans doute fréquemment intervenir pour apaiser des crises existentielles de ce genre, voir Charles DRELINCOURT, *Les visites charitables ou consolations chrétiennes pour toutes sortes de personnes affligées* (Charenton, 1665), 1<sup>ère</sup> visite ; voir aussi Hubert BOST, « Avoir ou perdre la foi ? une visite pastorale au XVII<sup>e</sup> siècle », dans *Sola fide. Mélanges offerts à Jean Ansaldi*, éd. Elian Cuvillier, Genève, 2004, 107-118.

50. Paul Bauldry à Élie Bouhéreau, le 5, 6, 7, 8 mai 1663, AML Ms. Z2.2.13/32.

formant la nouvelle génération d'intellectuels et de pasteurs, les professeurs de l'Académie n'avaient pas négligé de nourrir chez ces deux proposants une piété authentique et profonde. Grâce à cette formation tant intellectuelle que spirituelle, Bauldry, et sans doute Bouhéreau aussi, savaient puiser dans les Écritures non seulement des sujets de débat ou de controverse, mais aussi une parole qui les faisait vivre et survivre, et qui leur permettait de se dire.

Il y avait aussi une dimension sociale à la formation délivrée par l'Académie. Cette synthèse souple entre lettres classiques profanes, théologie protestante, et piété personnelle, que nous avons vue à l'œuvre dans leur échange épistolaire, préparait ces jeunes gens à prendre leur place dans la société du jour en tant que pasteurs protestants *et* « honnêtes hommes frottés de lettres », pour emprunter l'expression de Nicolas Schapira<sup>51</sup>. Ainsi, le syncrétisme créatif entre les deux Antiquités, qu'ils avaient assimilé à l'Académie de Saumur, les marquait du sceau de cette urbanité si nécessaire à la réussite sociale, et ce à un moment du règne où elle n'avait pas encore été rendue incompatible avec la composante confessionnelle de leur identité sociale. Et si l'on tient compte aussi des sonnets et autres activités littéraires et galantes auxquelles se livraient les deux jeunes proposants, on dirait que l'ambiance de l'Académie de Saumur au début du règne personnel de Louis XIV encourageait ceux qui s'y inscrivait à se construire une identité d'honnêtes hommes, sur un pied d'égalité avec leurs voisins catholiques sortant des universités.

Munis de tous ces atouts, les deux jeunes gens partaient chez eux pour se préparer au ministère pastoral, auquel tous les deux devaient renoncer pour des raisons différentes, que l'on ignore, mais que l'on peut toutefois deviner. Il semblerait que ces proposants nourrissent aussi tous deux une autre ambition, et ceci très tôt, celle de devenir à leur tour des hommes de lettres qui écriraient et publieraient des ouvrages savants, ce qu'ils sont effectivement devenus au Refuge. Au moment où ils quittaient l'Académie, cette ambition n'était qu'un rêve, mais un rêve auquel ils allaient donner corps non seulement pendant leurs longues veillées à la chandelle dans leurs bureaux respectifs, mais aussi dans et par leur correspondance. Dans ce cabinet virtuel, les deux hommes s'entretenaient, se mettaient en scène, pour ainsi dire, en tant que *vir doctus*, et faisaient leurs premiers gestes d'écrivain en s'envoyant leurs différentes dissertations et remarques critiques, leurs sonnets, énigmes et poésies diverses. Par ce biais, leurs lettres familières sont devenues le lieu d'une invention de soi-même où les deux jeunes gens, à travers la rhétorique de la lettre familière elle-même, se forgeaient une identité d'auteur au regard de leur destinataire. Or, il arrive qu'à faire l'érudit, à se dire docte, on le devienne<sup>52</sup>. En somme,

51. SCHAPIRA, p. 9.

52. Je m'appuie ici sur Deborah BLOCKER, « Le lettré, ses *pistoles* et l'académie: comment faire témoigner les lettres de Filippo Sassetti, *academico Alterato?* », *Littératures classiques*, 71 (2010), p. 54-55, 60, 66.



l'échange épistolaire entre Bauldry et Bouhéreau nous donne accès à ce lieu éminemment créateur, à cet espace tant réel qu'imaginaire du cabinet<sup>53</sup>, où l'on discerne à l'œuvre une sorte d'accouchement de soi-même par l'écriture.

*Annexes aux lettres de Bauldry*

Quelques-uns des poèmes de Paul Bauldry,  
avec une traduction et une paraphrase des psaumes 1 et 127

Lettre du 2 ou 3 septembre 1662 à Rouen (AML Z2.2.13/4)

Le soleil l'autre jour se levoit plus pompeux  
Qu'on ne l'a jamais vû sur le rivage more,  
Et sembloit demander qu'on l'invoquast encore  
Tant il jettoit partout d'éclairs et de feux.  
Mais un autre soleil me demandoit des vœux,  
Et c'est luy que mon cœur depuis longtemps adore,  
Et c'est luy dont malgré le feu qui me devore  
Je benis les rayons et les appelle heureux.  
Ainsi loin d'admirer le Dieu de la lumiere,  
Qui d'un si bel éclat remplissoit sa carriere,  
Je disois à tous coups d'un air fier et touchant :  
En vain il fait lever son char d'or et de flamme.  
Iris, l'aimable Iris, le soleil de mon ame,  
Iris est mille fois plus belle en se couchant.

Lettre du 16 janvier 1663, à Rouen (AML Z2.2.13/22)

*Sonnet*

*Pour le Roy sortant de Paris après son entrée.*

*(C'est cette ville qui parle)*

Où vous porte, mon Roy, ce beau char de victoire,  
Et quel Dieu vous ravit si tost d'entre mes bras ?  
Dites-moy, quel dessein après tous vos combats  
Vous fait déjà sortir du Temple de la gloire ?  
N'avez-vous pas assés embelly vostre histoire  
Et dans la Picardie, et dans les Pays bas ?  
N'avez-vous pas assés parcouru vos estats ?  
Vous faut-il voir encore la Garonne ou la Loire ?

53. Voir Alain MEROT, « Le cabinet, décor et espace d'illusion », *XVII<sup>e</sup> siècle*, 162 (1989), p. 37-51.

Je sçay bien qu'autrefois le Dieu de la Clarté,  
 Ayant vaincu l'orgueil d'un serpent indompté,  
 Vint à recommencer sa course vagabonde :  
 Mais s'il vouloit ainsi vanter son action,  
 Vous n'avez pas, mon Roy, la mesme ambition,  
 Et sans vous vostre gloire ira par tout le monde.

Lettre reçue le 14 août 1663 (AML Z2.2.13/39)

Courage, ame fidelle, ah! mon ame courage,  
 Eveille-toy, mon ame, et quitte ces bas lieux,  
 Va, cours, vole à Jesus, penetre dans les Cieux,  
 Tu luy dois, et tu dois à luy seul ton hommage.  
 Assés et trop longtemps dans une ardeur volage  
 J'ay soumis ma raison au doux charme des yeux,  
 Assés et trop longtemps je m'en suis fait des Dieux  
 J'ay trop longtemps aimé ce prophane esclavage.  
 Jesus veut aujourd'huy tout mon cœur, tous mes vœux,  
 Et s'il le veut, mon ame, encor plus je le veux,  
 Venons donc à Jesus, n'ayons point d'autre envie.  
 Jesus est homme-Dieu, le Dieu grand, le Dieu fort.  
 Il ne se peut, mon ame, une plus belle vie,  
 On vit avecque luy lors mesme qu'on est mort.

\*

Énigme

Je suis l'enfant muet de ce qui ne l'est pas  
 A ma voix cependant le monde se rassemble,  
 Je suis masle ou femelle ou tous les deux ensemble,  
 Et je vis sans sçavoir ce que c'est du trépas.  
 A tout cela lecteur si tu veux me connoistre,  
 Ajoute que je suis sans nom,  
 Et tu me connoistras peut estre ;  
 Peut estre aussi que non<sup>54</sup>.

Lettre du 10 juin 1672 à Rouen (AML Z2.2.13/94)

*P<sup>s</sup> 127*

1. Cantique de Mahalot fait par Salomon

Si l'Éternel n'est celuy qui bastit une maison, ceux qui la batissent y

54. La solution de l'énigme: un enfant qui n'a pas encore été baptisé.

travaillent en vain. Si l'Éternel n'est celui qui fait la garde pour une ville, celui qui fait la garde pour elle, veille en vain.

2. Voire en vain pour vous qui vous hastés au matin de vous lever, qui estes tardifs à vous coucher, et qui, travaillés pour le pain que vous mangés. C'est l'Éternel qui là rend un lieu pour dormir pour celui lequel il aime.
3. Voila encore, les enfans sont une possession gratuite qu'on tient de l'Éternel. C'est un bienfait de l'Éternel que le fruit du ventre.
4. C'est luy qui en la main d'un vaillant homme rend de jeunes rameaux forts comme fleches.
5. Heureux les hommes qui en auront leur carquois rempli. Ils ne recevront point de confusion. Mais au contraire ils extermineront leurs ennemis, jusques dans la perte de leurs villes.

\*

Parmi les lettres manuscrites (AML Z2.2.13/98)

*Paraphrase du Psaume Premier*

Texte du Ps. 1<sup>er</sup>

1. *Heureux l'homme qui ne marche point dans un chemin de méchans; et qui ne s'arreste point dans une route de pécheurs; et qui ne s'assied point dans une chaise de profanes.*

Heureux l'homme qui passe chaque jour d'une telle manière qu'il ne s'y prend pas comme les méchans; et que sa manière de le passer, estant regardée comme un voyage, lequel il fait à pied quelque-part, depuis le lever du soleil jusques à son coucher, on a sujet de dire de luy figurément, que quand il marche, ce qui est la première action du voyageur durant le jour, ce n'est pas dans un chemin fréquenté par les méchans qu'il marche: et que quand il s'arreste, ce qui est la seconde chose qui arrive au voyageur en sa journée, parce qu'il ne peut pas toujours marcher, ce n'est pas non-plus dans un chemin de méchans qu'il s'arreste; et quand il s'assied, ce qui est la troisième chose de la journée du voyageur, à cause de sa lassitude, ce n'est pas encore dans une chaize de méchans qu'il s'assied; c'est-à-dire, dans une chaize qui estant sur une route hantée par des méchans, soit occupée par eux, quand la lassitude le oblige à se reposer.

2. *Mais qui prend son plaisir en la loy de l'Eternel; et qui y médite jour et nuit.*

Mais qui bien éloigné de s'appliquer, comme ils font, depuis le matin jusqu'au soir, à faire des actions mauvaises et defendües par les commandemens

de Dieu (qui est précisément ce qui signifie marcher dans un chemin de méchants, s'arrêter dans une route de pécheurs, et s'asseoir dans une chaise de prophanes) prend, au-contre, son plaisir en la loy de l'Eternel, jusqu'à y méditer jour et nuit, autant qu'il luy est possible.

3. *Il sera comme un arbre planté près de quelque ruisseau d'eau, qui raporte son fruit en son temps; et dont feuillage ne flétrit pas; et qui ne produit aucune chose, laquelle ne vienne heureusement à bien.*

Que si on demande pourquoy l'homme qui vit de la sorte est heureux, la raison en est bien aisée à rendre. Car sans parler ici des faveurs dont ce bon Eternel le gratifie souvent dès ce siècle, et même à l'égard des choses du monde; et jettant seulement ma veüe sur la manière dont il subsistera au dernier jour devant le thrône judicial de Dieu, et sur celle aussi dont il vivra ensuite éternellement en sa présence, je dis qu'il est heureux, parce que quand le jour du jugement sera une fois arrivé; et que, selon la prophétie d'Enoc (Ep. S<sup>t</sup> Jude, v.14 et 15), le Seigneur luy-même sera venu avec ses saints qui sont par milliers, pour juger le monde – et que les bons anges auront assemblé en un devant son thrône – tous les gens de bien et tous les méchants, afin qu'ils reçoivent chacun en leur corps suivant qu'ils auront fait, ou bien ou mal; cet homme-là sera comme un arbre planté près de quelque ruisseau d'eau, qui en tire tant d'humeur et de nourriture, que non seulement il raporte du fruit convenable à son espèce, dans la saison qu'il faut, mais que, de plus tout son feuillage en est vert, et ne peut flétrir, et que même il ne produit aucune chose laquelle ne vienne heureusement à bien: le bois qu'il pousse, s'étendant au long et au large; l'écorce, dont il se couvre, devenant belle et saine; les racines qu'il jette en terre, s'y rendant fermes et profondes.

Je veux dire par là, qu'au jour du jugement, l'homme qui ne passe pas sa journée comme font les méchants, mais qui prend son plaisir en la loy de l'Eternel, jusqu'à y méditer jour et nuit de tout son pouvoir, ne se verra pas chasser de devant Dieu pour n'estre jamais dans ces lieux heureux, où il fait luire sa face en joye et en salut. Mais qu'au contraire, il sera éternellement comme enraciné sous sa veüe, et qu'il tirera tant de vertu, et tant d'avantages d'estre près de Dieu, présent pour luy en sa grâce, que toutes les choses que le devoir de la sainteté parfaite exigera de luy, il les fera durant toute l'Eternité; sans manquer même d'un moment à rapporter à jamais toutes sortes de fruits de justice dans toute la régularité imaginable. Et prospérant, d'ailleurs, si absolument en tout ce qui le pourra concerner, ou qu'il entreprendra, qu'à l'égard de son corps, il n'aura, par exemple, ni tache, ni ride, ni flétrissure de teint, ni attaque quelconque de mortalité; à l'égard de son ame, aucune inquiétude, aucun chagrin; à l'égard de ce que l'un ou l'autre entreprendront, rien que d'heureux.

4. *Les méchants ne seront pas de même. Mais ils seront comme une paille, que le vent pousse ça et là.*

Mais pour ce qui est des méchants, il n'en sera pas de même. En effet, pour ne pas donner une plus exacte explication de la différence immense et éternelle, qui sera mise au dernier jour fort visiblement entr'eux et les gens de bien ; tant s'en fait qu'en ce jour-là, ce doivent estre comme des arbres enracinés pour jamais avec les justes en la présence favorable de Dieu, et profitans salutairement de ses regards, qu'en un moment on les verra ressembler à une paille légère et stérile, laquelle ne tenant à rien est poussée du vent ça-et-là. Parce que Dieu comme un fort vent de tempeste, soufflera tout d'un coup impétueusement sur eux sa colére, et les précipitera, comme loin de soy, dans les ténèbres des enfers.

5. *Les méchants ne subsiteront point en leur place au jour du jugement ; ni les pécheurs en l'assemblée des justes.*

Assurément, ils auront beau se voir d'abord assemblés en un avec les justes : les méchants qu'ils sont, ne subsiteront guère en leur place, ils ne se verront longtemps en la même compagnie.

6. *Car l'Eternel récompense le train de vivre des justes, mais le train de vivre des méchants périra.*

Et voici, Fideles, pourquoi l'Eternel doit si promptement les écouter du milieu des justes. C'est qu'alors il récompensera le train de vivre des gens de bien, que dans le dessein de les éprouver, il ne récompense pas toujours en cette vie. Et que quant au train de vivre des méchants, qui ne périt point en cette vie, et qui même y prospère, pour les convier à repentance, il le fera périr en sa fureur terrible dans ce même temps-là, pour rendre enfin ainsi à chacun selon ses œuvres, à la veuë de tout l'univers ; et pour que toute bouche soit fermée, ou s'ouvre seulement pour confesser qu'il est un Dieu juste, et qui pèse droitement les causes de tous les humains.

## RÉSUMÉ

*Une centaine de lettres envoyées par Paul Bauldry (1639-1706) à Élie Bouhéreau (1642-1719) sont conservées dans les fonds manuscrits de la Marsh Library à Dublin. Rédigées entre le 22 juillet 1662 et le 7 septembre 1683, elles constituent un témoignage unique tant sur les études de ces jeunes proposant, que sur l'ethos de l'Académie de Saumur, qu'ils venaient tout juste de quitter en 1662.*

Mots clés : Paul Bauldry – Élie Bouhéreau – Marsh Library – l'art épistolaire – écriture de soi – Académie de Saumur.

## SUMMARY

*Some one hundred letters written by Paul Bauldry (1639-1706) to Élie Bouhéreau (1642-1719) have survived in the manuscript collections of Archbishop Marsh's Library, Dublin. They were written between 22 July 1662 and 7 September 1683, and they offer a unique insight not only into the studies of these two theology students, who were in training to be Reformed ministers, but also into the ethos of the Academy of Saumur, which the two had just left in 1662.*

*Key words: Paul Bauldry – Élie Bouhéreau – Archbishop Marsh's Library – letter-writing – life-writing – Academy of Saumur.*